

Cordées éphémères

© 2005 Publi-Libris SA
ISBN 2-940251-22-3

Tous droits réservés pour tous pays. Toute reproduction même partielle est interdite.

Imprimé en Suisse.

Cordées éphémères

Pierre Bellmann

Illustrations André-Paul Perret

PUBLI • LIBRIS

Table des matières

Note de l'auteur	I
L'attrait de l'impossible	1
Synchronie inachevée	19
Un cours d'alpinisme très particulier	31
Un accident et ses suites	39
Errances américaines	47
Le Wakimac	61
Trajectoires convergentes	71
D'un sommet à un autre	89
Dernier obstacle	101
Épilogue	109

Note de l'auteur

Comme les cordes se nouent et se dénouent, ainsi des alpinistes se lient, dans un esprit de liberté, d'une amitié solide mais parfois éphémère.

Ce petit livre relate les péripéties sombres ou joyeuses de parcours accomplis par des grimpeurs d'élite qui, à la suite de rencontres fortuites, partagent avec philosophie et bonne humeur les émotions que procurent l'aventure alpestre et l'escalade de haut vol.

A l'exception de Grindelwald, Leysin, Chamonix et Yosemite (USA), les lieux et les personnages ont été généralement désignés par des noms fictifs afin que puissent se présenter comme un ensemble continu et homogène le déroulement des événements qui, dans la réalité se sont produits dans des espaces-temps disparates.

Mais l'exposé des faits et des situations est véridique. Les acteurs (ou des personnes leur ressemblant) ont vraiment existé.

Quant à l'auteur, il a lui-même connu parfois l'ivresse des hauts sommets, et parcouru des régions (Valais, Colorado, Californie,) où évoluent les *Cordées éphémères* dans le présent récit qui laisse peu de place à la fiction.

Pierre Bellmann



L'attrait de l'impossible

CALIFORNIE, vers 1930.

Joseph Dudley est un jeune gaillard plein de vitalité. Formé sur le tas comme mécanicien sur automobiles, «Junior», comme l'appellent ses parents, a un esprit vif et ouvert. Il apprend vite et s'intéresse à tout. Depuis ses quatorze ans il travaille pour son père Joseph Dudley Senior dans l'atelier signalé au public par un panneau tapageur à l'entrée de la localité de Merced :

Crazy Joe's Garage

En ce temps-là, les affaires étaient calmes dans la branche automobile vu qu'il y avait encore peu de véhicules à moteur. Joe Junior meublait les heures creuses en trafiquant de vieilles guimbardes qu'il pilotait à grande vitesse (jusqu'à 50 km/h) sur la route 140, généreuse en nids de poules et rigoles perpendiculaires. Cela se passait pendant les absences de son père, occupé ailleurs à visiter des propriétaires terriens pour les persuader d'acheter un tracteur. Mais le shérif veillait. Après un avertissement resté sans effet, il avait remis le garçon au juge qui le

déclara «Interdit de circulation» dans tout le Comté. (On ne pouvait pas lui retirer son permis vu qu'il n'en avait pas.) Privé de son occupation préférée le garçon trouvait bien vide son temps de loisir. Se sentant à l'étroit, il pensait de plus en plus souvent à son grand-père, marchand de chevaux, chez qui il avait passé dans sa petite enfance de nombreuses heures fascinantes.

Il reprit ses visites et bientôt ce solide garçon de seize ans pouvait tenir par le licol un cheval au trot, ou donner un coup de main lors d'un ferrage. Il apprit le lancement du lasso. Et parfois les dimanches d'été, le grand-père, pour échapper à la touffeur de la plaine californienne, l'emmenait pour une joyeuse cavalcade dans les collines, à travers les eucalyptus ou sur un sol tourmenté marqué par la présence de gros blocs épars. Ça, c'était la vraie vie.

Mais l'année des 17 ans de Joe, le grand-père meurt.

Dès lors, quand il a envie de grand air et qu'un client du garage veut bien l'emmener, Joe va faire un tour dans les collines. Il avait remarqué ici et là ces gros blocs de rocher venus d'on ne sait où, certains grands comme une maison d'un étage. Un jour, Joe s'est approché de trois jeunes garçons qui s'amusaient à grimper sur un de ces blocs.

– On en a marre de la gymnastique à l'école. Ici c'est mieux, au moins on est libre.

– On rigole bien. On vient quand on peut.

– De temps en temps on change, on connaît d'autres blocs.

– Celui-ci est bien, parce qu'on peut monter de plusieurs côtés.

– Vous devriez essayer, c'est chouette.

– D'accord!

Environ quatre mètres de hauteur à franchir, cela paraît peu de chose. Mais vu de près, un mur, même pas vertical, même présentant suffisamment d'aspérités, reste un mur. Malgré ses bottes cow-boy à semelles glissantes et talons hauts il parvient à se hisser au sommet.

Les garçons sont épatés :

– Ben alors, pour un débutant...

On lui montre quelques variantes.

Il décide qu'il reviendra, parce que ce nouveau jeu lui plaît : simple, direct, pas de matériel ni d'équipement, pas de pénible marche d'approche, pas de voie toute tracée, pas d'abîme, liberté entière.

C'est ainsi que Joe a pris goût à l'escalade. Il est revenu au même endroit. Puis en a repéré d'autres, pratiquant la grimpe en solo, cherchant à augmenter la difficulté. Et petit à petit il a découvert une sensation nouvelle, le plaisir de scruter, palper, tâter la roche, en quelque sorte faire corps avec elle.

(Joe ne peut pas savoir que plus tard, des gens prendront goût à l'escalade de blocs isolés, ce qu'ils appelleront *bouldering*, de *boulder*, qui signifie « gros caillou »).

Mais il y a un hic. Joe Senior désapprouve ce goût étrange pour du rocher. Il ne comprend pas qu'un garçon perde son temps à ce qu'il appelle « gamineries d'adolescents

associaux» alors que son fils, un vrai costaud, est taillé pour le football (américain), un vrai sport, ça! Joe senior tente de raisonner Junior, qui ne veut rien entendre. Pendant deux ans, la tension entre eux va compliquer leurs rapports, strictement limités désormais aux questions touchant le garage.

À dix-huit ans, Joe est déjà un grimpeur accompli. Il a élargi son rayon d'action du côté du Parc National de Yosemite, où il est dûment impressionné par les dimensions des grandes parois. Il admire l'audace des premières tentatives des rochassiers du Sierra Club, qui réunit l'élite des grimpeurs californiens. De son côté, seul ou avec des compagnons de rencontre, il se met à tracer des itinéraires moins spectaculaires mais exigeants.

Joe Junior a vingt ans quand son père décède accidentellement. Sur l'insistance de sa mère il reprend la petite entreprise familiale. Or, la situation précaire du *Crazy Joe's Garage* demande des mesures que Joe Senior avait toujours refusées. Joe s'y lance avec détermination, engage un apprenti, développe l'activité de l'atelier; puis décide de se mettre au commerce d'automobiles. Toute la semaine il trime dur, au garage ou auprès de futurs acheteurs. Le dimanche il va grimper.

Pendant tout ce temps il s'est astreint à un programme d'entraînement rigoureux. Il a travaillé ses grandes mains de forgeron héritées du grand-père, endurci ses phalanges par des exercices comme se suspendre par le bout des doigts aux chambranles des portes. Il s'est fabriqué des

tendons et des muscles d'acier qui lui permettent de supporter d'une seule main le poids de son corps, et de réaliser des rétablissements extrêmes. Pour les jambes et le cœur, il gravit deux ou trois fois par semaine, au trot, plusieurs dizaines d'étages dans les escaliers de service de certains immeubles.

C'est ainsi qu'il finit par émerger du petit monde des varappeurs de haute lignée, réalisant des escalades réputées très difficiles. Au point que son audace lui vaut d'être appelé comme son père (mais pour d'autres motifs) *Crazy Joe*, Joe le Fou. «Crazy» lui? Pas vraiment. Il est lucide.

Il a compris que le muscle n'est pas tout. Aussi est-il conscient de l'importance de la réflexion. Pour compléter son potentiel physique, il renforce son mental. Il a lu tout ce qu'il trouvait sur la conquête de la montagne : revues spécialisées, manuels techniques, récits de courses, témoignages d'alpinistes de haut niveau, ouvrages de toutes sortes, concernant non seulement son pays, mais aussi les Alpes, les Andes, l'Himalaya. Il a été fasciné par les commentaires des uns et des autres, par leur conception de l'alpinisme, leur motivation, leur relation avec le risque et avec la peur.

Il a suivi l'évolution de la notion de sécurité et noté l'apparition de matériel nouveau (mousquetons, broches, étriers), exercé des méthodes d'auto-assurance et de mouflage. Il va jusqu'à étudier les alliages et les trempes, forge lui-même des pitons adaptés aux différents types de roche. Il

teste la résistance du matériel, choisit le meilleur modèle de marteau, étudie les cordes et les lanières, essaie différents types de coinces. Pour les cas où le piton ne convient pas, il utilise un foret à mèche de 10 mm pour percer un trou destiné à recevoir une douille à expansion munie d'une boucle où l'on enfile un mousqueton.

Ses lectures lui ont apporté des réponses à des questions qu'il se posait sans avoir pris la peine de les formuler.

Alors il s'interroge lui-même : pourquoi toujours chercher la difficulté ?

Pas par défi. Face au rocher, il éprouve un sentiment de calme et de confiance. Il aborde l'escalade dans un esprit de rivalité amicale. Quand il a réussi un passage difficile, il n'a pas un sentiment de victoire, mais il se sent accepté.

Quant à la peur, il la connaît bien. Elle le guette parfois et l'accompagne. Si elle devient insistante, il lui demande de le laisser tranquille. Et il ajoute :

– Si je viens tout juste d'éviter une chute fatale, je lui fais un clin d'œil...

Avec ces connaissances et son expérience, Joe, à vingt-cinq ans, est mûr pour envisager un exploit redoutable dont il a rêvé secrètement : l'ascension de Lost Arrow, aiguille de 400 mètres, cotée non officiellement «10», ce qui est impossible puisque l'échelle usuelle à 6 degrés culmine à *Très difficile*.

De même qu'une balle perdue peut frapper n'importe où, LOST ARROW, c'est-à-dire la «Flèche perdue» échappée à l'arc d'une divinité géante, est tombée jadis en ces lieux occupés par les Indiens *Yosemite*. Ainsi, explique la légende, est apparue une «flèche» rocheuse de quatre cents mètres de haut, qui flanque une des grandes parois typiques de la région.

Les premiers «visages pâles» à l'avoir aperçue, vers 1800, sont des chasseurs d'ours. Personne d'autre n'avait pénétré dans cette zone sauvage. Même les aventuriers de la ruée vers l'or évitaient de la traverser pour atteindre la côte. C'est donc avec un profond étonnement, en 1890, qu'on apprend à San Francisco l'étrange nouvelle. Le Congrès a ouvert à Washington un débat sur un thème inhabituel : assurer la protection des beautés de la nature.

Un projet de loi, soutenu par le président des États-Unis Théodore Roosevelt et par John Muir, naturaliste célèbre, amoureux de la montagne, est adopté. Il introduit la notion de «US National Park», et le premier parc national créé sera celui du Yosemite. Ce domaine désormais fédéral recèle des faces rocheuses qui se distinguent par leur dimension et leur verticalité. Il ne vient à l'idée de personne de les escalader, alors qu'en d'autres lieux et en terrain moins dissuasif quelques illuminés commencent à lorgner vers les parois monumentales.

C'est là que se situe Lost Arrow.

Fantaisie de la nature, ce pic n'est pas une espèce de gendarme géant mais plutôt une fine tour de flanquement dont

le tiers inférieur est soudé à la base de la paroi de 400 mètres qui forme le bord d'un haut plateau facilement accessible par-derrière. Sur ses deux tiers supérieurs, l'aiguille ne s'écarte de la falaise-mère que d'une douzaine de mètres en moyenne. Quant au sommet de la flèche, il se trouve au niveau du haut de la paroi d'en face.

Joe, au cours de ses reconnaissances, a constaté que le socle du monolithe n'offre aucune entrée en matière commode. On a beau lever le menton et s'étirer la nuque, on ne voit que du granite, lisse et sans prises, dont les lignes fuyantes disparaissent vers le haut.

Alors, de loin Joe prend au téléobjectif des photos qu'il examine tranquillement chez lui à la loupe. Il imagine des voies possibles. Une chose est certaine, une grande quantité de matériel sera nécessaire.

Le morceau est trop gros pour un homme seul.

Il se confie alors à Jack Adams, un excellent grimpeur avec qui Joe a déjà fait équipe. Jack occupe à Yosemite un poste de *ranger* auxiliaire, chargé de la surveillance générale et de la recherche de touristes égarés.

Il connaît bien son Parc, notamment sa structure géologique qui détermine l'aspect de la roche et les particularités intéressant les grimpeurs (par exemple : genres de prises selon le type de roche). En varappe, il a une technique efficace. Plus petit que Joe, léger et agile, il est habitué à passer en tête pour tâter un terrain instable, tester un piton douteux, déceler un bloc détecteur. Malgré son air désinvolte, il est un partenaire sûr.

Sans se prendre au sérieux, il lui arrive de lorgner du côté de Lost Arrow. Aussi, quand Joe lui présente son projet, Jack répond, masquant sa surprise :

– Pourquoi pas ?

En fait, il est emballé.

La décision étant prise, il s'agit d'entreprendre les préparatifs. Ce n'est pas une mince affaire pour ce genre de projet. On cite parfois le cas d'un fameux grimpeur français qui, ayant enfilé les bretelles de son énorme sac à dos, s'est ravisé, a défait son paquetage, en a extrait sa brosse à dents et l'a confiée à un ami en disant :

– Encore 25 grammes de gagnés.

On n'en est pas tout à fait là. Mais vu le caractère très technique de l'ascension, la priorité va au matériel. Boisson et nourriture sont limitées au strict minimum : une gourde d'eau, des fruits secs, du chocolat, du lait condensé en tube, régime choisi par Joe qui a figolé son entraînement par de longues randonnées sans boire ni manger. Loin de s'affaiblir, il a atteint une sorte d'état supérieur fait de bien-être, d'assurance et de lucidité.

Jack, pour sa part, jure qu'il ne fera pas un pas sans son propre ravitaillement – ce qui lui est accordé pour autant qu'il le porte lui-même.

Les énormes sacs à dos contiennent : sacs de couchage, hamacs, cordes, et tous les pitons et mousquetons qu'on ne peut pas porter en bandoulière.

C'est ainsi qu'un beau matin de septembre, deux hommes quittent la vallée où ils ont laissé leur voiture au bord de la rivière. Par une courte pente caillouteuse piquée d'arbres rabougris, ils gagnent lentement le pied de la grande falaise.

Au temps du cataclysme qui lui a donné naissance, *Lost Arrow* a bien failli se séparer complètement de la paroi-mère à laquelle elle est rattachée par son tiers inférieur, comme en témoigne une profonde entaille verticale qui marque ce socle commun, du sol jusqu'à cent cinquante mètres de haut.

Là se situe l'objectif du premier jour, au bas de l'immense échancrure où l'aiguille se détache complètement de la falaise.

Au départ et sur quelques longueurs, la cheminée est si profonde qu'on grimpe carrément à l'intérieur. Puis elle se resserre, et devient plus haut un dièdre dont les pans lisses forment un angle obtus très malcommode, qu'il faut pourtant bien suivre. Il donne sur une vire où les grimpeurs peuvent souffler un instant et faire le point. Dur, dur... il leur a fallu quatre heures pour franchir les premiers cinquante mètres, et il y en a encore cent!

À partir de là, le dièdre se referme, permettant de ramoner, par opposition. Ensuite la fissure devient plus étroite. On peut encore y engager un bras et une jambe pour progresser par une sorte de reptation ascendante. Et cela finit par une mince faille où l'on se hisse en coinçant un poing ou en enfilant trois doigts.

Joe est en tête, progressant très lentement. Il observe, explore, cherche son chemin, tâte le rocher, plante les pitons. Les heures sont longues pour Jack qui, plus bas, assure en observant la corde qui ne bouge que par faibles à-coups. Il récupère une partie des pitons, n'en laissant que le strict minimum pour assurer le retour. À chaque relais il faut hisser au bout d'un filin les deux sacs qui ont une fâcheuse tendance à rester accrochés en chemin.

Les deux grimpeurs constatent qu'il leur a fallu plusieurs heures de rudes efforts pour gagner seulement une cinquantaine de mètres. À partir de là ils vont mettre encore dix heures pour arriver au sommet de la cheminée qui aboutit au bas du grand V, à l'endroit où l'aiguille se détache de la falaise. La sortie de la cheminée est obstruée par un gros bloc. Plusieurs essais de détourner ce malencontreux couvercle échouent. Or ce rocher, coincé sur les côtés, laisse par-dessous un vide où Jack parvient à se faufiler, pour émerger de l'autre côté et accéder à la partie supérieure d'où il parvient à faire monter Joe...

Il serait possible d'installer un dépôt de matériel et redescendre par une série de rappels pour dormir au pied de Lost Arrow. Mais ils préfèrent bivouaquer sur place, bien que l'espace soit très réduit. Jack accuse le bloc d'avoir inutilement compliqué cette sortie de cheminée. La fatigue aidant, il se laisse aller à de regrettables écarts de langage, à quoi Joe, conciliant, réplique :

– Il a bien le droit d'être ici. Après tout, il occupe cette place depuis mille ans, dix mille ans, alors, il est chez lui...

L'espace de bivouac à partager avec le matériel est décidément très limité, il n'y a pas de place pour s'allonger. Mi-accroupis mi-assis, ils attendent la fin d'une nuit qui sera très longue, le sommeil ne venant que par bribes effilochées.

À l'aube du deuxième jour, ils avalent leur ration d'amandes, fruits secs, chocolat, arrosée de quelques gorgées d'eau. Jack a droit à un supplément car il ne s'est pas entraîné à réduire sa consommation, disant qu'on n'alimente pas un moteur en chipotant sur le carburant (propos de garagiste adressé à Joe, qui ne répond pas). Puis ils se mettent en route.

Ayant gravi les cent cinquante premiers mètres le premier jour, il leur en reste deux cent cinquante à franchir pour atteindre le sommet de Lost Arrow. Au moins deux jours encore.

L'aiguille a la forme d'une tour facettée comprenant des pans verticaux et lisses, des surfaces bombées, des renforcements, des piliers, des anfractuosités. Certains éléments sont ajustés comme des plots d'un jeu de construction, d'autres paraissent posés n'importe comment ; des fissures qui paraissent prometteuses ne mènent nulle part et des vires transversales qu'on espérait hospitalières se révèlent déversantes ; ailleurs se dressent des dalles inclinées qui butent contre des barres saillantes. Spécialiste des surplombs, Jack, suspendu au-dessus du vide en situation très exposée, accomplit sereinement des manœuvres délicates avec ses étriers. Cela ne passe pas. Il décide d'al-

ler voir ailleurs en se déplaçant latéralement au prix d'un pendule hasardeux qui ne réussit qu'au troisième essai.

Lentement, les difficultés se suivent et ne se ressemblent pas. Joe a passé en tête. L'attente entre chaque déplacement devient de plus en plus longue. L'ennui et la fatigue se transforment en une espèce de détachement. Relais après relais, la cordée avance comme une chenille, mais moins silencieusement : cliquetis des étriers, martèlement du foret, chant des pitons, clair, dont le tintement monte d'un ton à chaque coup de marteau ; et aussi les voix des grimpeurs. D'en bas Jack crie :

– Ça va ?

– Ça va...

– J'assure.

– Donne-moi du mou.

La corde ne bouge pas.

– C'est comment ?

– Ça coince.

– Redescend !

– Non, monte, toi.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai besoin de toute la corde...

Long silence.

Jack évite de regarder en bas. Non qu'il ait peur du vide. Mais la vision plongeante sur la plaine sereine, les arbres tout petits, les voitures comme des jouets, le cours d'eau paisible suscitent la question toujours pareille : Qu'est-ce que je fais ici ? Tourmenté par la soif, il ne peut

pas chasser de son esprit l'image de la rivière fraîche dont il jurerait qu'il entend le clapotis narquois. Maintenant il payerait cher pour un peu d'eau, juste une gorgée. Malheureusement la gourde est dans le sac et le sac n'est pas là!

En ce début d'après-midi en plein soleil Jack réalise que huit heures ont passé depuis le départ du bivouac, et pourtant ils n'ont pas beaucoup avancé. Il aurait dû se douter que l'entreprise était un peu folle...

Joe, du reste, on ne le voit ni ne l'entend plus depuis un long moment. Jack, ajustant son auto-assurance, pieds contre la paroi et dos au vide, se penche en arrière autant qu'il peut. Joe, pas très loin, semble immobile. En réalité il se déplace avec une extrême lenteur, bras et jambes écartés, affrontant un de ces passages qui demandent une tête froide et une vue claire de la situation.

Maintenant Joe vient de rater une combinaison délicate. Il se reconcentre, rappelle dans sa mémoire chaque geste accompli, repasse au ralenti le film de son déplacement pour déterminer comment il s'est trouvé mal placé pour l'ultime enchaînement. Son centre de gravité l'attirant vers le vide, il a en une fraction de seconde abandonné sa position d'équilibre et lancé le bras vers la prise convoitée mais s'est trouvé en mauvaise posture. Il recommence, progresse avec des gestes fluides comme ceux d'une danse très lente, cette fois-ci évitant tout mouvement brusque, et réussit le passage.

Ainsi l'ascension suit son cours.

Enfin le soir approche. Mais pas de vire hospitalière. Ils finissent par trouver un renforcement où ils peuvent déposer les sacs et le matériel.

Ils se préparent à passer la nuit dans leurs hamacs suspendus au-dessus du vide. Mais l'installation est si précaire qu'ils ne parviennent pas à fermer l'œil.

Le soleil se couche dans un embrasement grandiose, jugé plutôt inquiétant en raison de la teinte rouge-rose qui d'habitude annonce du mauvais temps. Le troisième jour se lève dans un ciel gris, auquel répond la grise mine des deux hommes. Car avec une météo changeante, on peut se sentir pressé par le temps, succomber à une impatience qui, faisant accélérer le rythme, peut inciter à prendre des risques exagérés. La veille, en quinze heures ils ont parcouru environ cent cinquante mètres. Il en reste une centaine. Difficile de dire quand ils arriveront en haut.

Aujourd'hui, Jack part en tête. Il progresse avec une relative aisance. Relative, car outre les difficultés du parcours vertical qui ne laisse aucun répit, les nerfs sont mis à rude épreuve par la présence constante du vide.

À son tour il bute sur un passage particulièrement corsé. Jack cherche du regard une sortie compatible avec ce qui l'attend plus haut. Mais les indices manquent. Il s'efforce de rester calme. Immobile, il sent le pied qui supporte tout son poids commencer à trembler. Pour le délester, il doit transférer son poids sur l'autre pied en se suspendant à un becquet présentement hors de portée. Pour s'en approcher, Jack cherche le maximum d'allongement par un étirement

diagonal, du pied gauche à la main droite. Il tend la main, tire, tire, et finalement accroche trois doigts.

En dessous, Joe s'inquiète :

– Comment ça va ?

– C'est merdique.

– Tu redescends ?

– Non. J'essaie encore.

Le visage baigné de sueur, la joue appuyée au rocher, Jack respire profondément, rassemblant toute son énergie. Au moment où il va faire le pas, il sent ses doigts glisser sur le bord de la prise. Pendant quelques secondes il se maintient, juste le temps de dire ASSURE! suivi d'un cri rauque...

Il était à quatre ou cinq mètres au-dessus du dernier mousqueton d'assurage, sa chute est donc d'une dizaine de mètres. On peut craindre le pire.